

<http://dechargelarevue.com/I-D-no-126-La-mouche-feuilleton-3.html>



I.D n° 126 : La mouche, feuilleton (3)

- Le Magnum - Les I.D -

Date de mise en ligne : mardi 1er juillet 2008

Copyright © Décharge - Tous droits réservés

Avant-lire : Il est recommandé de se reporter aux épisodes précédents : *I.D n° 119* & *120* .

Ceci encore (dernier préalable, rassure-t-elle). Le vif du sujet attendra. - Mais qui dit que je ne touche pas au vif du sujet déjà, en tournant autour, intervient la Mouche ! N'est-il dans ma nature de procéder ainsi ? - Franchement, qu'est-ce qui presse ? Le lecteur, l'impatience du lecteur ? Laissez-moi rire (dit la Mouche), encore faudrait-il qu'il existât, ce lecteur. Peut-être la leçon suprême, le point suprême de sagesse enseigné par l'internet est-elle dans la conscience qu'on peut y acquérir, qu'il n'y a pas de lecteur. Dit la Mouche.

(Ca ! ce genre de considération a peu de chance d'être entendu : des centaines qu'ils sont, songez-y ! répliquera-t-on, (des dizaines ? des milliers ?) à venir cliquer sur votre page ! Aussitôt dénoncés d'ailleurs (dénombrés, veux-je dire) par la machine. - Les visiteurs certes, mais les lecteurs ? Au temps ancien, considérez-vous comme lecteurs les impatientes, les compulsifs feuilletant les pages d'un livre sur le stand de votre éditeur ?)

Juste attirer l'attention, en préalable j'y reviens, sur ce fait : que l'évènement, aussi bouleversant qu'il soit, que constituent l'émergence des technologies nouvelles et leur pénétration du milieu poétique, n'entraîne pas l'abandon des pratiques existantes. Il se peut, si nous étions capables de mener nos observations sur tous les fronts, que le plus intéressant soit le côtoiement contemporain de pratiques différentes et contradictoires. L'adoption de l'ordinateur, quasi général comme l'indique l'enquête qui me sert de référence, bien que l'appareillage soit souvent acquis par défaut, en place de machines à écrire devenues introuvables ou trop coûteuses, ne suffit pas pour conclure à la soumission à l'internet, que les auteurs aient cédé aux mirages des sites et des blogs. Dans le même temps par exemple, le poète a retrouvé la voix et lit ses propres oeuvres, j'ai naguère traité de ce phénomène qui reste d'actualité. D'où cette question : le poète est-il plus *résolument moderne* quand il alimente son site ou lorsqu'il donne lecture ? Ou, pour exprimer le fond de mon trouble : si la poésie, comme souvent on le prétend, se définit par un écart avec les pratiques dominantes, n'est-on pas en droit de penser que sa vérité a plus de chance d'être saisie dans un contre-pied au modernisme, dans ce qui résiste, dans l'incongru de la voix contre la résistible machination des machines ?

Mais ne finirai-je, trop poussant ma réflexion, par dévaloriser son objet même ? Au contraire, soutiendrai-je : depuis que l'art en général, et la poésie, se sont donnés pour ambition d'être *modernes*, cette modernité s'est construite sur la conscience accrue, cynique parfois, désabusée ou humoristique, des conditions de production artistique, de ses cadres et de ses ficelles. L'émergence des techniques numériques, alors qu'elles se tiennent encore à portée, dans la fraîcheur de leur découverte, est un moment propice, en ce qu'il offre des perspectives que bientôt nous ne saurons plus voir, sur notre art, ses buts et ses moyens, quitte à devoir saluer pour conclure, avec Jean Louis Jacquier-Roux, *les poètes de papier* et *la diffusion quasi clandestine* de leur publication, en ce qu'il est peu rassurant au final que nos *bouteilles à la mer* demeurent exposées au regard du premier égaré venu comme du *Surveillant Virtuel Général*. A contre courant maintenons, et quoiqu'il nous en coûte, les lieux secrets où nul ne pénètre qui ne détient les mots de passe !

La prochaine fois, promis ! je me pose, dit la Mouche.